

Poèmes traduits du silence

par Philippe Martineau

recueil 2 - classique



[à propos de cette édition](#)

L'ONDE ET LE RÉCIF...	1
CRÉPUSCULE	2
LES VITRES SE DÉFONT...	3
QUELQUE CHOSE	4
PAROLES DE NYMPHE	5
PAROLES D'EAU	6
PAROLES DE NARCISSE	7
PAROLES DE NARCISSE – II	8
PAROLES DE NARCISSE – III	9
PAROLES D'OPHÉLIE	10
DÉSERTEUR	11
PÂLE DE TEINT	12
PASSANTE	13
VAGUE	14
FLEUVE	15
MALLARMÉENNE	16
MALLARMÉENNE – II	17
APPOSE	18
MANÈGE	19
EN PINCIEZ-VOUS POUR MOI...	20
DORMEUSE	21
QUAND J'ÉCOUTE LA PLAIE...	22
LARME	23
COUP DE THÉÂTRE	24
RENCONTRE	25
AIGLE NOIR	26
CYPRÈS	27
PANTIN	28
MOI	29
GÉNIE	30
PASSANT	31
ARMOIRE	32
BORD	33
PHÉNIX	34
EN SE LEVANT AU NORD...	35
VAUTOUR	36
ACTE	37
VITRINE	38
FIGURE	39
D'ŒIL	40

édition 2017 - version 9 février 2022

auteur :

philippe.jean.martineau@gmail.com

site éditeur « en MOT dièse » :

<http://enmotdiese.free.fr/>

illustration de couverture :

Martine Marchand

[TABLE](#)

L'ONDE ET LE RÉCIF

L'onde et le récif ont
quelque chose de l'aigle
à l'heure où le plafond
cosmique se dérègle.

Quand leurs creux et leurs pleins
éparpillent le phare,
leurs à-coups aquilins
rendent folle ma barre.

Quand l'abîme est plus haut
que l'albatros en fuite
et qu'aucun Géricault
n'ose peindre la suite,

ils ne vont plus jusqu'où
ma barque s'aventure
et sombrent dans le flou
de la littérature.

CRÉPUSCULE

Plus rien ne bouge, semble-t-il,
ni n'alimente le langage ;
seule une goutte de grésil
éclate au fond du paysage.

Est-ce un silence que j'entends
ou suis-je sourd en plein tonnerre ?
Sans doute est-ce pour moi le temps
d'être à l'écoute de la terre.

J'ignore encore qui je suis,
ému que le Monde me veuille,
et ne sais pas pourquoi je fuis
comme l'insecte sous la feuille.

LES VITRES SE DÉFONT...

Les vitres se défont
de leur moindre visage
et laissent voir où vont
les gens du voisinage.

Le chat sous le divan
surveille la sortie,
sa queue est un serpent
et sa langue, une ortie.

Les vitres se défont
de la scène des rues
et laissent voir où sont
les choses disparues.

Le jour se perd un peu
en jouant à la pluie
et l'eau se prend au jeu
de la mélancolie.

QUELQUE CHOSE

Quelque chose de prêt
en amont du langage :
un battement secret
au fond du coquillage.

Quelque chose serait
tapi sous le corsage :
deux pointes à l'arrêt
comme un crotale en cage.

Quelque chose de prêt
pour un premier usage :
voilà ce qu'il faudrait
pour aimer davantage.

PAROLES DE NYMPHE

Offerte à l'ombre de ton saule,
ne suis-je pas comme tu veux ?
Est-ce à jamais que mon épaule
ondule en vain sous tes cheveux ?

J'ai beau briller sous l'onde sage
et t'apparaître sans filet,
quand tu regardes mon visage
tu ne souris qu'à ton reflet.

Et quand le soir occulte l'onde
et que le temps qui reste est court,
l'oreille fine entend ma ronde
alors que toi, tu restes sourd.

PAROLES D'EAU

Qu' observes-tu, Narcisse,
au plus proche du bord ?
Est-ce moi – l'onde lisse –
ou ton double qui dort ?

Je suis l'onde qui t'aime
et que ta soif émeut,
mais l'autre, blond extrême,
te séduit comme il veut.

Qu'attends-tu pour me boire
et me connaître mieux ?
Ne suis-je qu'illusoire
et trop pure à tes yeux ?

Oui : ta prunelle noire
ne voit que l'homme blond.
Quoiqu'en croyant le boire
tu m'aimes jusqu'au fond.

PAROLES DE NARCISSE

Alors que l'eau se plaît
à n'être plus qu'un somme,
je souffle à mon reflet
qu'il est peut-être un homme.

À sa teinte je vois
que son âme est blessée
et qu'elle a comme voix
l'écho de ma pensée.

Ses lèvres se défont
et son silence rime
avec un mot qui fond
et que ma bouche imprime.

Mais à trop affleurer,
son secret se colore
et de peur d'y sombrer
je reste seul encore.

Quand autour de l'étang les saules se recueillent
et que je guette au bord le moindre mouvement,
sans doute suis-je ému que les nymphes s'effeuillent
mais ma soif est pour toi – qui souris doucement.

Quand face à l'eau dormante où ta pose m'inspire
je cherche à te baiser le front ou les cheveux,
c'est immanquablement tes lèvres que j'attire
comme s'il me fallait obéir à tes vœux.

Quand tout en redoutant que tu ne sois un leurre
je cherche à te baiser la paupière ou le front,
c'est immanquablement ta bouche que j'effleure
comme si tu voulais que j'en boive le fond.

Comme si tu voulais, quand l'heure est aux prémices,
nous contraindre aussitôt à l'acte de la fin
et nous priver ainsi du jeu d'être novices
et de garder en bouche intacte notre faim.

Sans doute suis-je ému que tes lèvres me veuillent
et que leur incarnat scintille avec le jour,
mais j'attends désormais que les nymphes m'effeuillent
et sans la moindre hâte interrogent l'amour.

Alors que l'eau du lac est un tombeau,
un soupir éphémère fait surface.
Qui brave le silence à hauteur d'eau
si ce n'est toi, réplique de ma face ?

Faut-il que je t'apprenne à prendre corps,
ô toi qui n'as de moi que l'apparence ?
Car même loin du jour et quand je dors
tu souffres trop de notre différence.

Sans doute que ton but est d'émerger
et que ma seule envie est de te boire,
mais mettre fin à ton règne étranger
n'est-ce pas mettre à sec ma source noire ?

Alors que l'eau du lac est un tombeau
et qu'à nouveau tes lèvres font surface,
tu braves mon silence en étant beau,
sans voir qu'au même instant la nuit t'efface.

PAROLES D'OPHÉLIE

À peine est-ce le jour qu'une ombre me complète
et que j'appelle en vain mon amant de jadis.
J'avais entre ses doigts une autre silhouette
et nous jouions sans crainte à nous rendre métis.

Sans doute que ma chair est devenue étanche
et qu'un fleuve profond est celui que je veux.
Une vague affamée attend que je me penche
et qu'un sillage naisse au bout de mes cheveux.

À peine est-ce la nuit qu'un nœud me rend muette
et que je ne sens plus ni bague ni haillons.
À peine suis-je au bord que la Meuse s'arrête,
écarlate et glacée, au fond de mes poumons.

Voici plus de mille ans qu'on m'appelle Ophélie
et que je flotte encore, en regardant les cieux.
Plus de mille ans déjà qu'un jeune homme m'oublie
et que je porte en douce un enfant de nous deux.

DÉSERTEUR

La baïonnette est rouge et la balle engagée
attend qu'on la percute et chasse du fusil,
mais le soldat se couche au fond de la tranchée
et la paupière tombe en fronçant le sourcil.

Sans doute rêve-t-il d'un assaut dans les dunes.
La discipline en vient à rompre le sommeil,
car il faut bien remettre au pas les bottes brunes.
Mais voilà qu'il demeure absent à son réveil.

Car au pays du songe il n'est plus un barbare
et rejoint son amante en la visant au cœur.
Le songe, unique endroit où rien ne les sépare.
Mais sait-il qu'en rêvant on devient déserteur ?

PÂLE DE TEINT

Il est pâle de teint et conserve la pose,
applaudi doucement par des papillons d'or.
Il demeure immobile à chaque pas qu'on ose.
Est-ce trop indécent de s'approcher encor ?

Il a les yeux fixés sur la rive étrangère
et sa narine flatte un parfum de cresson.
Il est en uniforme et sa balle de guerre
attend qu'on la percute en face du Saxon.

Il ne s'aperçoit pas que j'ôte mon corsage
et que ma chevelure abandonne du lest,
il a les yeux fixés sur un autre rivage
et ne fait guère écho... qu'au silence de l'est.

Sans doute est-ce décent que je l'ensevelisse
et cache les deux trous qui mènent à son cœur,
avant que, nue au sein, je ne m'évanouisse
et n'ajoute au tombeau la relique d'un pleur.

PASSANTE

Une femme passait,
ingénument vêtue,
et rien ne fléchissait
sa jambe de statue.

Elle avait aux cheveux
ce qu'il fallait de brise
et n'avait comme aveux
qu'un silence d'église.

À mon œil étonné,
se savait-elle nue ?
Me savait-elle né
pour être sa tenue ?

Elle avait à la main
un crayon sans modèle
et savait que demain
je poserai pour elle.

VAGUE

Elle avait aux cheveux
quelque chose d'Éole
et tout au fond des yeux
une âme sans boussole.

Native d'un rocher,
sculptée à coups de dague
et prête à se pencher,
elle attendait la vague.

FLEUVE

Je sens m'environner quelque chose d'absent :
de la poussière en vol – avide d'éclairage,
un cœur ayant goûté ce qui succède au sang,
un fleuve solitaire en amont de l'orage.

La soif inassouvie au fond de mon vagin
augmente de façon que le fleuve s'approche.
Plus grand-chose depuis sous mes lèvres n'est geint,
car un gel entre nous m'a transformée en roche.

MALLARMÉENNE

Tu te crois seule, ô femme, alors que l'on se lève
et te condamne à mort pour acte de beauté ;
et te rendre communs la blessure et le glaive
enfante et fait éclore un lys ensanglanté.

Que ton âme en exil en évente la sève
et qu'en amont du souffle un sonnet soit dicté
par ces mots que la dent d'aucun crime n'achève
et que l'art rend suspects de consanguinité.

Arque-toi comme l'onde à l'affût de la grève,
comme la vague enceinte avant que ne la crève
un récif émanant de la réalité.

Et si l'aube succombe à l'insoluble rêve,
applaudi qu'il sera par la pluie en été,
ajuste la voilure à la bourrasque brève.

MALLARMÉENNE – II

L'idée a fait le plein des cendres du Phénix
et dès que l'acte est pur arme le sémaphore,
ajuste la lueur émanant de l'onix
et sur la halte d'eau peint une métaphore.

Au centre du Narcisse à ciel ouvert : un ptyx,
que la dent d'aucun mal ne rendra plus sonore,
car le double, aboli, demeure au fond du Styx
où, sans façons, à perdre la face il s'honore.

Le tain ne jouant que l'envers du décor :
l'incarcéré du cadre autrement aime, encor
qu'il ne trouve de mots qu'entre ceux de la nixe.

D'elle il craint à présent la course impromptue. Or,
l'amour, ou quelque étau moins douloureux, la fixe
et la soumet aux coups d'archet du septuor.

APPOSE

Appose sur ma joue
tes taches de rousseur
avant que je ne joue
un rôle de chasseur.

Appose sur ma nuque
une empreinte de toi
et coiffe ma perruque
en prélude à l'émoi.

Appose sur ma lèvre
un peu de ta saveur
avant qu'on ne nous sèvre
au nom de la pudeur.

MANÈGE

Voici naître une fleur étrangère à sa tige ;
la vendange déjà la convoque au pressoir ;
un œil entre deux clins la voit en train de choir ;
le clore ne ferait qu'accroître le vertige.

Son cœur à ciel ouvert a le sang qui voltige
au centre de l'essaim que lance l'encensoir ;
l'horloge bat encore aux obsèques du soir,
bien que l'éternité ne soit plus qu'un vestige.

EN PINCIEZ-VOUS POUR MOI...

En pinciez-vous pour moi, m'étiez-vous assez brune ?
Nous parlions d'autre chose, assis bien sagement,
quand l'un de vos cheveux, comme un rayon de lune,
effleura mon visage – on ne sut pas comment.

Tant de mots nous manquaient que nous lûmes ensemble
un poème de vous (qui me parut de moi),
quand l'une de mes mains, dégantée il me semble,
effleura votre jupe et en perçut l'émoi.

Rappelez-vous la scène où les nœuds se défirent :
votre cœur avança sur la pointe des seins.
Rappelez-vous comment nos deux bouches s'unirent
et jusqu'où votre miel attira mes essaims.

Rappelez-vous qu'à l'heure où vous fûtes Elvire,
où la fouille sans gants dégaina nos secrets,
rappelez-vous combien, sans nul mot pour le dire,
nous connûmes l'essor et brisâmes les rets.

Souvenez-vous du soir où chacun eut un rôle
et de l'aube où je fus l'unique survivant.
Soyez ensevelie au plus proche d'un saule
afin que son feuillage envahisse le vent.

DORMEUSE

Je ne sais pas ce qui m'a fait quitter la route
et suivre jusqu'au soir un chemin de chasseur.
Le silence des lieux est propice à l'écoute
au point que je perçois le pas d'un autre cœur.

Sur un lit de fougère et sous un peu d'étoile
attend une dormeuse au sang presque gelé.
Pourvu que la pudeur n'introduise aucun voile
entre cette inconnue et mon œil esseulé.

Sans doute rêve-t-elle au fond d'une autre vie.
Quelque chose me pousse à rompre son sommeil
et ne s'oppose plus à ma première envie.
Mais ne craint-elle pas de souffrir au réveil ?

Attend-elle à présent qu'à genoux je demeure
et sois prêt à l'aimer quand ses yeux s'ouvriront,
ou faut-il, ô funeste destin, que je meure
avant que son esprit ne revienne du fond ?

QUAND J'ÉCOUTE LA PLAIE...

Quand j'écoute la plaie infligée à l'érable
et que mon propre sang cesse aussi d'être obscur,
j'ai crainte que ton cœur ne soit inhabitable
et que son passager ne rougisse l'azur.

Quand le récif en vient à te briser la vague
et que plus rien en haut n'orbite en te suivant,
je vois ton annulaire abandonner sa bague
et tes cheveux démis ne plus répondre au vent.

Voici que sur ta tombe un silence me scelle,
alors que c'est ma voix, ton unique recueil.
Voilà que tes sonnets n'ont aucune voyelle
et sont lus bouche close à l'approche du seuil.

Crainte qu'ayant tout dit je ne morde le sable
ou ne reste d'aplomb qu'en m'adossant au mur,
crainte que le présent ne soit inhabitable
et qu'un rang de vautours n'arrive du futur.

LARME

Quand tout demeure
aveugle et noir,
mon âme pleure
afin de voir.

COUP DE THÉÂTRE

Au lever de rideau la salle est intriguée,
car git comme un tapis ma défroque d'acteur
que le cours de mes sens a jadis irriguée
et dont la chute immense a dénudé mon cœur.

Pour vaincre la critique il m'a fallu combattre
en mâchant chaque mot comme si j'avais faim,
mais pour tout dévorer mes crocs n'étaient que quatre
et ma langue d'aspic était sèche à la fin.

C'est donc ainsi que j'ai joué le répertoire,
en torturant chaque tirade jusqu'au sang,
avant que de tomber dans un trou de mémoire
en dépit du souffleur assis au premier rang.

Tandis que l'on me lance un bouquet d'aubépine
et que nombre de mains m'applaudissent encor,
le rideau tombe au ras comme une guillotine
entre la salle obscure et l'ultime décor.

RENCONTRE

d'après « L'AIGLE » de Charles GILL

En dépit de la cage où je t'avais jeté,
tu plongeais dans l'effroi nombre de sentinelles,
et sans que ma victoire eût vaincu ta fierté,
ton regard convoitait les sphères éternelles.

Je voulus mettre un terme à ta captivité,
car tes yeux, à la fin, n'avaient plus d'étincelles,
mais quand j'ouvris la porte à ton bec affûté
ton âme illumina le fond de tes prunelles.

Sans doute observas-tu que j'étais déganté
et que j'eusse péri sous tes serres cruelles.
Allais-tu me soumettre à ta férocité
comme tu l'avais fait à nombre de pucelles ?

Tu demeuras encore un instant arrêté,
avant de dégainer tes gigantesques ailes
et de reconquérir l'espace inhabité.
Que ne m'infligeas-tu de profondes séquelles ?

AIGLE NOIR

Un aigle noir épie, et de son aile pure
fauche à la fois l'éclair et l'immobile blé.
Et voilà qu'il affole aussi ma chevelure
et se pose si près que mon cœur est ciblé.

De peur que mes cheveux n'aient l'allure d'un lièvre
je les coiffe autrement, face à son bec armé ;
quand il se met soudain à découdre ma lèvre
à la façon d'un homme ayant toujours aimé.

Et moi qui l'interroge avant qu'il ne m'achève :
« De quelle âme infinie es-tu le masque étroit,
de quelle éternité suis-je la marque brève
et d'où vient que nos cœurs battent au même endroit ? »

Mais demeurant muet, le voilà qui s'envole
et m'abandonne vierge au bord de la raison ;
ne sachant pas répondre, il s'enfuit sans parole
et laisse entre nous deux renaître l'horizon.

CYPRÈS

Sous le pinceau du Caravage,
une cohorte de cyprès
tient en respect le paysage
et se prépare au pas d'après.

Est-ce à présent que tout s'éclaire
et se dénude jusqu'en bas ?
Mais la réponse est un tonnerre
en haut que je ne comprends pas.

S'enracinant dans le silence,
la soldatesque des cyprès
s'enfonce autant que je m'avance
et que mes pas sont indiscrets.

Est-ce à jamais que tout s'efface
et se consume dans la nuit ?
Mais la réponse de l'Espace
est en deçà du moindre bruit.

PANTIN

Je ne suis qu'un pantin dont le bois est à sec,
un jouet de fortune oublié sur la route,
et les adolescents qui grandirent avec
ont à jamais quitté le champ de mon écoute.

Mon habit est un faux : un uniforme ouzbek
que la pluie indiscrete efface goutte à goutte,
et mon nez, quoique fin – c'est un modèle grec,
n'est, hélas, pas de ceux qu'une senteur envoûte.

Convaincu que ma vie est vouée à l'échec,
je n'oppose aucun acte au corbeau de la joute
et perds de la sciure à chaque coup de bec.

Je ne suis, désormais, plus qu'un squelette en teck
et demande sans voix que l'artisan m'ajoute
une chair érotique et ce qui bat avec.

MOI

Moi qui navigue en brusquant les agrès,
moi qui réplique à chaque turbulence,
moi dont le cap est rétif aux décrets,

moi dont les yeux sont des astres secrets,
moi dont l'écoute sculpte le silence
afin d'en tirer des mots plus concrets,

moi qui déjà souffre du jour d'après,
moi qui dégaine et m'enfonce la lance
avant que la douleur n'aille trop près,

je vois qu'en aucun cas tu n'apparais
ni même ne pèses sur ma balance,
toi que je prie en pliant les jarrets.

GÉNIE

Sous la coupole on attend sa venue,
car Dieu – qu'on y voit – n'est guère que peint,
car la hauteur des cierges diminue,
car l'hostie en bas n'a qu'un goût de pain.

À chaque office on attend sa venue,
car un imposteur occupe la Croix,
car – quoique le curé soit en tenue –
l'on doute en plein sermon qu'Un fasse Trois.

C'est par milliers qu'on attend sa venue
en regardant l'autel et l'ombre autour ;
mais c'est en chacun et sans retenue
qu'il faut le trouver et le mettre au jour.

PASSANT

Au-delà du passé, le passant s'interroge
et craint que le présent ne lui réponde pas.
Il soupçonne son cœur de n'être qu'une horloge,
étrangère à l'amour et n'ayant plus qu'un pas.

ARMOIRE

Voici que les volets de la chambre sont clos
et que la lampe, éteinte, éclaire de mémoire
afin de redonner le jour aux bibelots ;
quand s'ouvre sans frapper la porte de l'armoire.

Est-ce à cause d'un chat qui garderait le lieu
et bondirait du meuble avant que je n'épie,
ou du fait que son maître en partance pour Dieu
signale à sa façon que mon œil est impie ?

Mais rien d'autre à présent qu'un silence profond,
comme celui qui vient après une prière,
avant que quelque chose émanant du plafond
n'épaississe d'un cran la couche de poussière.

En dépit du matin, les volets restent clos
et quoique désormais je me refuse à croire,
je ne peux m'empêcher d'entendre des sanglots
quand se ferme en grinçant la porte de l'armoire.

BORD

Au bord de l'étang, je regarde les eaux
répondre à la soif occulte des roseaux.

Une vague au fond tient en garde la rive
et gonfle ma pointe avant que je n'écrive.

Désir à présent que la vague à l'arrêt
reprenne sa course et prolonge mon trait.

Qui sonne le glas pendant qu'elle se brise,
est-ce que l'écume est en haut de l'église ?

Pourvu que le flot fasse fondre l'écueil,
une barque ou presque achemine un cercueil.

J'y loge aisément d'autant que j'en ai l'âge.
On remarquera l'absence de sillage.

PHÉNIX

À peine es-tu remis de ton éclosion
que ton bec anguleux arme déjà l'orage.
Quand, à force de fondre en vain sur l'horizon,
tu comprends que la ligne est un barreau de cage.

Qu'importe qu'un rayon t'incendie au réveil
et que ton œuf en haut n'écloie que diurne,
à peine prends-tu feu, comme Icare au soleil,
que tes cendres déjà font éclater leur urne.

EN SE LEVANT AU NORD

En se levant au nord,
l'astre du jour éclaire
une banquise au port
et son sillage à terre.

En se levant au nord,
l'astre du jour intrigue
et roule jusqu'au bord
de ma plus haute digue.

Quelque chose me fend
comme une orque, la glace.
Est-ce déjà l'enfant
qui bat et me remplace ?

Je vois entre nous deux
le vide et l'avalanche,
quand un pas malheureux
précipite la planche.

En se levant au nord,
l'astre du jour éveille
à l'ombre de la mort
un lys et son abeille.

VAUTOUR

Mais bien qu'il ait volé
partout où c'est possible,
il n'a pas décelé
le centre de la cible.

Ce vautour est de ceux
qu'on scrute à la lunette
et l'on voit dans ses yeux
s'éloigner la Planète.

Ce vautour est de ceux
que la chute inquiète
et l'on voit dans ses yeux
qu'il a perdu la tête.

Se riant de l'éclair
et de la pluie acide,
il se moque de l'air
et n'aime que le vide.

À tout jamais puni
d'avoir fait le voyage,
il voit que l'Infini
n'est guère qu'une cage.

Ce vautour est de ceux
qu'aucun astre n'arrête
et l'on voit dans ses yeux
que sa ronde est complète.

ACTE

Quelque chose de vague en guise de décor,
un acte à peine écrit quand le rideau se lève,
un personnage ayant un masque de ténor
avec un trou sans voix et deux autres sans rêve.

Je sens m'environner quelque chose qui part,
un personnage aveugle aux allures de guide,
un rideau dont la chute aura lieu par hasard,
un acte inachevé quand la salle se vide.

VITRINE

Le dieu qu'ils ont prié s'est tu jusqu'à la fin
et leur foi de naissance est à présent caduque.
Bien qu'ils soient amaigris, ils n'ont plus jamais faim :
est-ce à cause du trou qu'ils ont tous à la nuque ?

Qui peut avoir le cran d'oublier cet endroit
depuis que chaque jour en fait une vitrine ?
Bien qu'ils soient dénudés, ils n'ont plus jamais froid :
est-ce à cause du trou qu'ils ont à la poitrine ?

Bien qu'ils soient bouche ouverte, ils ne répondent rien.
Ils n'ont plus d'or aux dents – il est chez les orfèvres.
Sans doute est-il trop tôt pour que l'historien
donne un sens au néant qu'ils ont entre les lèvres.

FIGURE

L'odeur après l'ondée habite le vent calme
et mon sifflotement, le silence des morts.
Une statue enfante à l'ombre d'une palme
et de jeunes galets sont désormais dehors.

L'accouchement s'est fait au cours de l'agonie
et nombre d'orphelins rêvent de ricochets.
Mais crainte que l'un d'eux ne soit de mon ethnie
et ne fasse émerger d'insécables crochets.

La mise bas s'est faite en dépit de l'armure,
et dans le casque en grès – percé de trous sans voix
et d'autres sans regard – se tient une figure,
invisible au soleil autant qu'aux rayons froids.

D'ŒIL

Depuis que mon aorte a cédé sous la dague
et que, pauvre défunt, je ne vis qu'en rêvant,
je vois ta chevelure abandonner sa vague
et l'ombre des cyprès ne plus répondre au vent.